

Les formations de l'inconscient

J. Lacan

Citer ce document / Cite this document :

Lacan J. Les formations de l'inconscient. In: Bulletin de psychologie, tome 12 n°154-155, 1958. La naissance du Bulletin de psychologie. pp. 182-192;

doi : <https://doi.org/10.3406/bupsy.1958.7944>;

https://www.persee.fr/doc/bupsy_0007-4403_1958_num_12_154_7944;

Fichier pdf généré le 26/02/2024

LES FORMATIONS DE L'INCONSCIENT

J. LACAN

Leçons de décembre 1957, janvier, février,
mars 1958.

Pourquoi abordons-nous la question des formations de l'inconscient par des exemples de traits d'esprit ? Cela peut paraître étrange de prétendre dégager des fonctions à partir d'exemples. Nous répondrons que pour atteindre l'ordre de l'inconscient freudien, il est nécessaire de passer par une autre voie que la saisie conceptuelle ; et le propre du trait d'esprit est précisément d'introduire, nous l'avons déjà marqué, un *esprit* irréductible aussi bien à la fonction du jugement qu'au maniement des concepts. Si nous sommes revenus après Freud sur un champ déjà exploré par lui, c'est pour tenter de mettre en évidence, voire de formaliser les lois primordiales du langage dont il a montré, singulièrement dans la *Traumdeutung* et dans le *Witz*, comment elles structuraient d'emblée les besoins humains ; en effet ceux-ci, aussi originels que nous les voulions, sont soumis à ces mécanismes que Freud a nommés condensation et déplacement. Nul désir n'est admis sinon par toutes sortes de truchements qui le réfractent.

Freud, traitant du mot d'esprit, invite toujours à le chercher dans son texte, dans sa matérialité signifiante ; si, par exemple, nous traduisons *famillionnaire* par « familier autant que peut l'être un millionnaire », le trait d'esprit disparaît ; il ne résiste pas à une interprétation réductrice, ceci est bien connu. Avec *famillionnaire*, c'est la fonction métaphorique du trait d'esprit, créatrice de sens, que nous avons dégagée. Un autre mot rapporté par Freud — Soulié disant à Heine dans quelque salon parisien : « Voyez, le dix-neuvième siècle adore le veau d'or » et Heine répondant : « Oh ! celui-là doit en avoir passé l'âge » (1) — permet d'en indiquer la fonction métonymique. Sans elle, une métaphore ne saurait se produire. Par exemple, si veau d'or a pris une valeur métaphorique et peut représenter le

pouvoir de l'argent, c'est parce qu'il y a préalablement dans toute forme d'idolâtrie un glissement du symbolique à l'imaginaire. Cela dit, dans l'exemple cité, le mot d'esprit tient essentiellement dans la riposte de Henri Heine qui annule toute référence métaphorique et ramène le veau d'or à sa qualité, qui est d'être vendu comme un bétail.

On pourrait montrer de la même manière, dans un autre registre, que si le réalisme est au sens strict impossible, c'est parce que l'objet atteint par le désir est toujours métonymique. On s'en assurera en lisant telle page de *Bel ami* qui décrit un repas et où on ne sait plus quel est l'objet réel dont il est question, si c'est la chair d'une jeune fille ou une truite qui est là sur la table... Sentiment analogue, sur un autre versant du réalisme, avec les nouvelles en trois lignes de Félix Fénéon qui fournissent au lecteur les coordonnées les plus rigoureuses des événements tout en le laissant en suspens devant des phrases auxquelles il ne parvient jamais à trouver de centre de gravité. C'est dans une perspective de perpétuel glissement de sens que tout discours qui vise à donner la réalité est contraint de se tenir.

Quelle est donc la source du plaisir que procure le mot d'esprit ? on invoque un retour à la période ludique de l'activité infantile. Soit, mais il faut préciser que le pur exercice de la forme verbale nous fait rentrer dans des voies structurantes qui sont celles-là mêmes de l'inconscient. Deux faces dans le trait d'esprit : la liberté dans l'exercice du signifiant porte au maximum sa polyvalence en même temps que sa fonction créatrice, avec son accent d'arbitraire ; d'autre part cet exercice nous conduit

(1) Cf. Freud (S.). *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, p. 54 et sq. de l'édition française.

à l'inconscient (faut-il rappeler l'analogie de structure établie par Freud entre le mot d'esprit, le rêve, l'acte manqué et le symptôme ?).

On définit souvent le trait d'esprit comme sens dans le non-sens : il nous frapperait par le non-sens puis nous récompenserait par l'apparition d'un sens secret, toujours difficile à définir ; le non-sens aurait un instant le rôle de nous leurrer, de nous sidérer juste assez longtemps pour qu'un sens inaperçu passe. Mais c'est là tout au plus décrire le trait d'esprit, non analyser son mécanisme, encore moins rendre compte du plaisir qu'il procure. Il convient d'aborder la question autrement.

Originellement le signifiant exprime une demande. Freud, tout au long de son ouvrage, rapporte de ces histoires de quémandeurs à qui on accorde quelque chose et qui font preuve d'une parfaite ingratitude. Nous ajouterons : heureusement ! si nous nous souvenons de ce que, sous le nom de complexe de dépendance, O. Mannoni a décrit des effets qu'engendre la satisfaction de la demande. (Originellement, *demandare*, c'est se confier, se remettre soi et ses besoins à un autre). On pourrait dire, en poussant les choses à la limite, que par nature la demande exige qu'on s'y oppose. Elle s'exprime en effet par l'intermédiaire du système signifiant, ce qui implique un temps d'arrêt, un décalage entre la communication de la demande et son accès. On pourrait à l'inverse se représenter mythiquement une demande qui connaîtrait un plein succès, une demande reçue comme elle est émise, et rapporter alors le plaisir que nous prenons au mot d'esprit à une satisfaction totale de cet ordre, — tandis que le quémandeur, lui, est contraint de déguiser sa demande pour tenir compte du système de l'autre et voit ainsi son désir pris et remanié selon le code de l'autre.

Dans cette perspective, l'objet du mot d'esprit serait de nous réévoquer cette dimension par laquelle le désir indique tout ce qu'il a perdu en cours de route, à savoir tout ce qu'il a laissé au niveau de la chaîne métonymique et ce qu'il n'a pu réaliser de soi au niveau de la métaphore.

L'autre, celui qui authentifie le trait d'esprit, perçoit ce qu'il contient de demande de sens ; puis, dans le cas d'un mot d'esprit « réussi », il va plus loin : il transforme le *peu de sens*, — cette minceur des mots qui ne peuvent soutenir un sens plein — en *pas-de-sens* (comme on dit Pas-de-Calais). C'est pourquoi le plaisir de celui qui fait le trait d'esprit ne peut s'achever que dans l'autre. Mais quel est cet autre ? jusqu'ici nous n'avons vu apparaître que des sujets presque absents, des sortes de supports pour renvoyer la balle du signifiant. Et pourtant quoi de plus essentiel à la dimension du trait d'esprit que la subjectivité, que l'intersubjectivité ?

Comment l'entendre ici ? nous avons souvent décrit cette sorte de cooptation naturelle, de fascination mutuelle qu'ont mise en évidence les éthologistes sous forme de cycles isolables dans le processus instinctuel : ce qui après le stade appétitif permet d'achever la consommation de l'acte (IRM de K. Lorenz) : lutte ou parade qui présentent un caractère de réciproque approche jusqu'à l'étreinte. L'opposition un instant surgie de ce qu'on pourrait appeler deux sujets peut ici s'effacer.

Mais il en est tout autrement dès que nous introduisons les résistances d'une chaîne signifiante quelconque ; elle apporte une *hétérogénéité* essentielle.

Jusqu'à Freud l'intention de signification était confondue avec la dimension de la conscience et les objections contre le thème de l'inconscient freudien trouvent toujours à leur dernier ressort : comment parler de « pensées du rêve » par exemple, à savoir de pensées qui, pour l'intuition courante, se présentent comme des pensées qui ne sont pas pensées ? Or ce qu'apporte Freud, c'est l'idée qu'en nous un sujet pense selon des lois qui sont celles-là même de l'organisation de la chaîne signifiante. Ce qui s'appelle l'inconscient, c'est le signifiant en action, séparé du jeu de la tendance, situé sur une autre « scène psychique » — expression empruntée à Fechner et qui marque l'hétérogénéité des lois concernant l'inconscient par rapport à tout ce qui peut se rapporter au domaine du préconscient, du compréhensible, de la signification.

Freud nous ramène sans cesse à cette dimension de l'Autre à propos des voies et du procédé même du mot d'esprit. « Il n'y a pas pour nous, écrit-il, possibilité d'émergence de ce mot d'esprit sans une certaine surprise » comme si le sujet était rendu étranger au contenu immédiat de la phrase. De même Freud souligne qu'il y a toujours en jeu, dès qu'il s'agit de la transmission du mot d'esprit, trois personnes, alors que le comique peut se contenter de deux.

Essayons de préciser la différence. Avec le trait d'esprit, ce que je cherche à éveiller dans l'autre, c'est le langage pour tout ce qu'il porte à l'état latent de création de sens ; les images jouent ici comme éléments signifiants plus ou moins entérinés dans le trésor métonymique, dans ce que l'autre est supposé connaître de la multiplicité de leurs combinaisons possibles ; nous les voyons dans cet état de déconnexion qui permet entre elles toutes les coalescences, ces condensations, ces déplacements qui font à la fois la richesse et l'hétérogénéité du monde humain par rapport au réel biologique.

Dans le comique la fonction de l'image est bien différente. La théorie bergsonienne néglige une donnée pourtant élémentaire : le rire touche à tout ce qui est imitation, doublage,

phénomène de sosie, masque et démasquage. Vous vous approchez d'un enfant avec la figure recouverte d'un masque, il rit d'une façon tendue ; vous vous approchez davantage, il manifeste quelque angoisse. Vous ôtez le masque, il rit ; mais si sous le masque, vous en portez un autre, il ne rit pas du tout.

Il y a un rapport très serré entre le phénomène de rire et la fonction chez l'homme de l'imaginaire, notamment le caractère captivant de l'image. C'est dans ce champ-là que se produisent les chutes de tension auxquelles plusieurs auteurs attribuent le déclenchement instantané du rire. S'il arrive par exemple que quelqu'un nous fasse rire simplement parce qu'il tombe à terre, c'est en fonction de l'image plus ou moins pompeuse de sa démarche et en rapport avec des phénomènes de stature et de prestige. Soudain quelque chose se libère de la contrainte de l'image et l'image de son côté va, pourrait-on dire, se promener toute seule.

La fonction de l'autre est également bien différente. Pour qu'il y ait relation comique, une implication personnelle de l'un à l'autre est nécessaire ; le rapport de la demande à la satisfaction ne tient plus, comme pour le mot d'esprit, dans un moment, mais réclame une certaine constance, un rapport soutenu avec un autre déterminé. L'histoire de la comédie le montre assez, toute centrée sur le problème de l'autre et de l'amour. On pourra se référer à Aristophane, où l'on verra surgir au premier plan sous forme élémentaire le besoin — ce besoin entré à l'origine dans la dialectique du langage —, ou à la comédie classique qui nous montre des personnages butés, fascinés par quelque objet métonymique, — le principe de la comédie étant de poser toutes les passions comme également métonymiques.

L'Autre, auquel fait appel le trait d'esprit, est moins sujet réel et vivant que lieu symbolique, quasi anonyme, trésor d'idées reçues. Je m'adresse en lui à rien qui soit spécifié ; il représente uniquement une forme constituée par ce que Freud appelle les inhibitions. Pour que mon trait d'esprit fasse rire l'autre, il faut, selon les termes d'une anecdote rapportée par Bergson, qu'il soit « de la paroisse ». Il y a des choses qui ne peuvent pas être entendues, qui ne sont habituellement plus entendues. Le mot d'esprit cherche à les faire entendre ; à l'intérieur d'une résistance du sujet, d'une série de cristallisations imaginaires, se fait entendre quelque chose qui va directement résonner dans l'inconscient.

On saisit mieux maintenant l'origine de la satisfaction que donne le mot d'esprit, en même temps qu'on comprend pourquoi il retient l'attention de Freud et la nôtre. L'esprit — le *witz* — restitue sa jouissance à la demande

essentiellement insatisfaite sous le double aspect de la surprise et du plaisir : le plaisir de la surprise et la surprise du plaisir. Il se passe quelque chose dans l'autre qui symbolise la condition nécessaire à toute satisfaction : être entendu au-delà de ce que je dis, puisque ce que je dis ne peut vraiment me faire entendre. Le trait d'esprit se développe dans la dimension de la métaphore ; un trébuchement du signifiant me satisfait en ceci que l'autre, en entérinant un message achoppé, reconnaît la dimension au-delà de laquelle se situe le vrai désir, ce qui n'arrive pas à cause du signifiant à être signifié. L'autre n'est plus simplement là comme siège du code, il intervient comme sujet, entérinant et compliquant un message. L'autre vient donc un instant combler cette béance qui constitue l'insolubilité du désir. C'est pourquoi nous avons été conduit, en analysant la technique du mot d'esprit, à reconnaître une dialectique de la demande et à poser, comme référence idéale, l'existence d'une satisfaction totale de la demande. En fait cela n'arrive jamais : le désir est réfracté par son passage par le signifiant ; il rencontre l'autre non comme personne, mais comme siège du code. Toute satisfaction possible du désir humain va dépendre de l'accord du système signifiant en tant qu'il est articulé dans la parole du sujet et du système en tant que reposant sur le code. L'analyse du trait d'esprit fait voir comment le peu-de-sens et le pas-de-sens s'entrecroisent à la façon des mille navettes du métier à tisser que Freud évoque poétiquement en un passage de la *Traumdeutung*.

Il faudrait maintenant examiner dans une situation moins exceptionnelle la fonction de l'Autre en tant qu'il instaure la légitimité du code.

**

On sait que c'est le complexe d'Oedipe qu'a d'abord révélé l'analyse de l'inconscient : un accident de l'Oedipe provoque la névrose. Puis l'histoire de la psychanalyse met au jour plusieurs questions : y a-t-il des névroses sans Oedipe ? ou — question corrélative — : est-ce qu'il n'y a pas derrière le surmoi paternel un surmoi maternel encore plus exigeant ? Que faut-il entendre par préoedipien ? peut-on, comme on l'a d'abord cru, rapporter la perversion spécifiquement au champ préoedipien ? En fait, nous l'avons montré l'an dernier, la perversion n'échappe pas à la dialectique de l'Oedipe. De même, dans le champ de la psychose, Mélanie Klein a établi la précocité du terme ternaire paternel ; à l'entendre, c'est le corps de la mère qui joue le rôle prédominant dans l'évolution de la première relation objectale mais parmi les mauvais objets présents dans le corps de la mère, il y a le père, repré-

senté sous la forme de son pénis. Enfin on a reconnu à l'Oedipe une fonction proprement génitale qui comporte une certaine maturation organique en même temps que l'assomption par le sujet de son propre sexe ; cette dernière dimension de l'Oedipe est liée à l'idéal du moi.

Tout ceci invite à reconsidérer la fonction du père, qui est au cœur de la question de l'Oedipe. L'analyse du cas du président Schreber nous a appris qu'il était essentiel à la constitution du sujet d'avoir acquis le *Nom-du-père* : au-delà de l'autre, il faut qu'existe ce qui donne fondement à la loi. S'il y a *Verwerfung* (forclusion) du *Nom-du-père*, comme dans le cas Schreber, les deux liaisons aller et retour du message au code (cf. notre schéma) sont détruites.

Parler du *Nom-du-père*, ce n'est pas du tout la même chose qu'invoquer, comme on le fait souvent, la carence paternelle. On sait aujourd'hui qu'un Oedipe peut très bien se constituer même si le père n'est pas là, — alors qu'on avait commencé par rendre la présence par excès du père responsable de tous les drames... Mais ce n'est pas dans une perspective environnementaliste qu'on peut trouver une réponse à ces difficultés. Pour faire un joint entre le *Nom-du-père*, en tant qu'il peut à l'occasion manquer, et le père dont la présence effective n'est pas toujours nécessaire pour qu'il ne manque pas, nous introduirons l'expression de *métaphore paternelle* et nous nous expliquerons en analysant la fonction du père, dans le trio qu'il forme avec la mère et l'enfant.

Nous distinguerons trois temps. *Premier temps* : la métaphore paternelle agit en soi pour autant que la primauté du phallus est instaurée dans l'ordre de la culture. L'existence d'un père symbolique ne dépend pas du fait qu'on ait plus ou moins dans une culture donnée reconnu le lien entre coït et enfantement, mais de ce que quelque chose ou non y réponde à cette fonction définie par le *Nom-du-père*. Dans ce premier temps l'enfant cherche à s'identifier à ce qui est l'objet du désir de la mère ; il est désir du désir de la mère et non seulement de son contact, de ses soins ; or il y a chez la mère le désir d'autre chose que de satisfaire le désir de l'enfant ; derrière elle, se profilent tout cet ordre symbolique dont elle dépend et cet objet prévalent dans l'ordre symbolique, le phallus. C'est pourquoi l'enfant est alors dans un rapport de mirage : il lit la satisfaction de ses désirs dans les mouvements ébauchés de l'autre, il est moins sujet qu'assujetti — ce qui peut engendrer une angoisse dont nous avons suivi les effets chez *le petit Hans*, d'autant plus assujetti à sa mère qu'il incarne son phallus.

Pour plaire à la mère, il faut et il suffit

d'être le phallus ; c'est dans la mesure où ce message se réalise de façon satisfaisante que peuvent se fonder les identifications perverses. Encore une telle voie imaginaire n'est-elle jamais tout à fait accessible, ce qui fait tout le polymorphisme de la perversion. Nous avons montré l'an dernier comment, dans le fétichisme, le sujet, placé dans un certain rapport avec cet objet au-delà du désir de la mère, s'identifiait imaginativement à celle-ci ; et, dans le transvestisme, comment il s'identifiait au phallus en tant que caché sous les vêtements de la mère.

Deuxième temps : le père intervient effectivement comme privateur de la mère et ceci dans un double sens : en tant qu'il prive l'enfant de l'objet de son désir et en tant qu'il prive la mère de l'objet phallique. La demande du sujet est ici relayée : en se portant vers l'autre, voici qu'elle rencontre l'Autre de l'autre, sa loi. Le désir de chacun est soumis à la loi du désir de l'autre.

Que se passe-t-il si le sujet n'accepte pas cette privation du phallus opérée sur la mère par le père ? Il maintient une certaine forme d'identification avec cet objet rival, le phallus ; la question qui lui est posée est celle-ci : être ou ne pas être le phallus. Le sujet choisira, ou plutôt, comme la phrase a été commencée avant lui par ses parents, il sera aussi passif qu'actif.

Il y a une liaison étroite entre ce renvoi de la mère à une loi qui n'est pas la sienne et le fait que l'objet de son désir est possédé réellement par cet autre à la loi duquel elle renvoie. Rappelons-nous le père de Hans : présent, intelligent, gentil et pourtant totalement inopérant parce que sa parole, auprès de la mère, est sans valeur. La position du père est alors mise en question et c'est en définitive ce qui assujettit Hans au désir de la mère.

Troisième temps, dont dépend le « déclin » de l'Oedipe : le père intervient comme celui qui a le phallus et non pas qui l'est, il réinstalle l'instance du phallus comme objet désiré de la mère et non plus comme objet dont il peut la priver comme père omnipotent. Autrement dit, à cette étape-ci, le père se fait préférer à la mère, et cette identification aboutit à la formation de l'idéal du moi.

C'est à ce niveau que se pose la question de l'*Oedipe inversé* comme celle de la différence des effets du complexe sur le garçon et la fille. Pour la fille, le père n'a pas de peine à se faire préférer à la mère comme porteur du phallus tandis qu'elle se reconnaît comme n'en ayant pas —, mais ceci n'est jamais complètement réalisé. Elle sait où aller prendre le phallus ; c'est pourquoi une « vraie » féminité présente toujours une dimension d'alibi,

une « vraie » femme quelque chose d'un peu égaré...

Pour le garçon la question se pose sous une forme plus paradoxale : apparemment il est déchu de ces fonctions qui en lui commencent à s'éveiller, en fait il a tous les titres en poche, tous les droits à être un homme. La métaphore paternelle aboutit ici à l'institution de quelque chose qui est de l'ordre du signifiant ; les significations effectives se développeront plus tard. Métaphore : un signifiant vient à la place d'un autre signifiant. C'est à ce niveau qu'il faut chercher ce qu'on nomme la carence paternelle. On peut dire plus : en tant qu'il est « vraiment » viril, un homme est toujours plus ou moins sa propre métaphore, d'où une ombre de ridicule...

Quant à l'Œdipe inversé, on voit ce qu'il signifie : la composante d'amour pour le père ne peut être éludée, car les deux termes d'amour et d'identification sont absolument indissociables ; c'est pour autant que le père est aimé que le sujet s'identifie à lui et trouve la solution de l'Œdipe. Mais en voulant se faire aimer du père pour avoir son titre en poche, on risque de passer au rang de femme ; il en résulte une position éminemment conflictuelle où le retour de la position homosexuelle apparaît toujours possible et où celle-ci est refoulée pour la menace de castration qu'elle comporte.

Ce que considère le psychanalyste, c'est comment un sujet s'introduit dans la relation de l'Œdipe, — cette structure dont on oublie trop que ni les psychologues ni les sociologues ne peuvent rendre compte. Il y a intérêt à distinguer les différents niveaux de ce qui est en jeu dans le complexe de castration ou encore les différentes étapes de l'identification à l'instance paternelle. Il nous a semblé qu'en considérant la structure et la circulation signifiante, nous avions des repères stables et sûrs. Reprenons donc l'examen des trois temps distingués en précisant notre perspective.

Dans un premier temps, l'enfant est en relation avec le désir de la mère, il est désir de désir. L'objet de ce désir est le phallus, objet métonymique essentiellement en ceci qu'il va circuler partout dans le signifié : c'est dans la mère que la question du phallus est posée et que l'enfant doit l'y repérer. En cette première étape, il n'a pas d'autre moyen de satisfaction que de venir à la place de l'objet du désir de la mère. Il va de soi qu'à ce stade le je n'est pas forcé de se désigner comme tel dans le discours pour être le support de ce discours. De même l'objet métonymique n'est pas encore réellement constitué. Pour coïncider avec l'objet du désir de la mère il suffit que ce je de la mère devienne l'autre de l'enfant, que l'enfant renonce à sa propre parole — ce

qui n'est pas encore très difficile — et reçoive au niveau métonymique le message tout brut du désir de la mère. C'est pour autant que l'enfant assume entièrement le désir de la mère qu'il est destiné à devenir assujetti.

Comment apparaît, dans le deuxième temps, le père interdicteur, le père terrible ? dans le discours de la mère, comme médié par celle-ci. Moins voilé par conséquent que dans la première étape mais pas encore révélé, il intervient au titre de message pour la mère et donc pour l'enfant à celui de message sur un message : une interdiction, un ne-pas. Double interdiction. A l'adresse de l'enfant : tu ne coucheras pas avec ta mère. Et à l'adresse de la mère : tu ne réintégreras pas ton produit. Ici se manifeste le père en tant qu'autre et l'enfant est profondément ébranlé dans sa position d'assujet : l'objet du désir de la mère est mis en question par l'interdiction paternelle. Le premier rapport ternaire est brisé par cette seconde étape, transitoire et capitale, qui permet l'identification au père. C'est dans ce troisième temps que le père apparaît comme permissif et donateur.

Ouvrons maintenant une parenthèse sur le cas de l'homosexualité masculine. L'Œdipe des homosexuels est bien parvenu à la troisième étape. Mais comment ? Nous contenterons-nous de dire que c'est sous forme inversée ? Qu'enseigne la clinique ? Elle souligne l'existence d'un rapport profond et permanent avec la mère ; celle-ci aurait une fonction éminente dans le couple parental et se serait occupée de l'enfant de façon très « castratrice ». Mais ceci n'est pas très clair : comment une intervention castratrice peut-elle conduire à donner au pénis une valeur telle qu'il devient une caractéristique absolument exigible du partenaire sexuel ? En fait, que s'est-il passé ? La mère s'est trouvée, en un moment décisif, avoir fait la loi au père. A l'étape où, par l'intervention interdictrice du père, aurait dû se dissoudre le rapport de l'enfant à l'objet du désir de la mère de telle sorte qu'il ne puisse absolument plus s'identifier au phallus, l'enfant découvre qu'en fait c'est la mère qui tient les clés de la situation. Quand le père est trop amoureux de la mère, le même effet peut être obtenu : le père est dans la position de celui à qui la mère fait la loi, dans position de « n'en avoir pas ». Ou encore si le père se tient très à distance et que ses messages ne parviennent que par l'intermédiaire de la mère.

Dans tous ces cas, le père est loin d'être absent ; derrière les accusations, les plaintes concernant la mère — qui constituent le texte de l'analyse d'un homosexuel —, il y a le père comme rival, ceci non dans le sens d'un Œdipe inversé mais normal. A cette rivalité, l'enfant répond, pour tenir le coup, en s'identifiant à cette mère qui fait la loi au père.

D'où la question que pose à l'homosexuel tout partenaire : en a-t-il ou pas ? Quant à sa peur de voir l'organe de la femme, elle vient de ce qu'il est censé avoir ingéré l'organe mâle ; ce qui est redouté dans la pénétration, c'est la rencontre avec le phallus.

L'analyse des homosexuels met en évidence le caractère crucial, pour le sujet et son développement, de l'identification imaginaire au phallus.

**

C'est donc bien sur l'axe du rapport primordial de l'enfant à sa mère que se constitue la première *réalité*, mais il est impossible d'en rendre compte uniquement par la relation du désir avec un objet qui le satisferait ou non. D'emblée nous avons reconnu un repérage triangulaire de l'enfant, non par rapport à ce qui donnera satisfaction à son besoin mais par rapport au désir de la mère. Ce n'est donc pas l'objet qu'il situe, mais lui-même, dans ses tentatives pour rejoindre l'objet du désir de la mère.

Nous ne suivons pas les analystes kleinien qui nous représentent — contradictoirement — le monde primitif de l'enfant comme ne comportant qu'une réalité, la mère, et comme n'offrant pas de différence entre l'intérieur et l'extérieur. En fait l'enfant s'intéresse d'emblée à toutes sortes d'objets avant de faire cette expérience privilégiée que nous avons décrite sous le nom de *stade du miroir* et qui lui ouvre des possibilités nouvelles : celle de situer le phallus en tant qu'objet imaginaire, auquel l'enfant a à s'identifier pour satisfaire au désir de la mère, se trouve enrichie par cette cristallisation du moi sous la forme d'image du corps. A partir de ce repérage imaginaire et préformé instinctuellement de lui-même par rapport à son propre corps, l'enfant s'engage dans une série d'identifications qui utilisent l'imaginaire comme signifiant. Recherche d'abord tâtonnante — dont nous savons qu'elle risque d'aboutir à cette relation exclusive du sujet avec la mère qui engendre les perversions, soit que le sujet assume le phallus sous d'autres formes, soit qu'il en fasse son fétiche —, puis recherche dans la direction du symbolique, où le moi se fait élément signifiant et non plus seulement élément imaginaire, et qui conduit à cette identification au niveau paternel qui se nomme idéal du moi ; un plus grand détachement par rapport à l'imaginaire est ici possible qu'au niveau de la relation avec la mère.

La question de l'objet, de son statut, ne peut davantage se résoudre par seule référence aux catégories de la réalité et de l'imaginaire. Bien avant Freud on avait reconnu le caractère fondamentalement imaginaire de l'objet, spécialement en tant qu'il est objet du besoin sexuel,

sans être pour autant à même d'éclairer un paradoxe comme celui-ci : pourquoi un petit soulier de femme peut-il provoquer chez l'homme ce surgissement d'énergie soi-disant destiné à la reproduction de l'espèce ? De même, quand on traite du sadisme aujourd'hui, on invoque un besoin moteur agressif et on oublie le rôle d'instruments aussi singuliers que la badine ou le fouet... Ce qu'on a perdu de vue, c'est que l'objet illusoire ne remplit sa fonction qu'en tant qu'élément signifiant dans une chaîne signifiante. Bien sûr, en dessous de la chaîne signifiante, il y a une série de significations ; mais la signification glisse, l'objet est métonymique. Et dans l'imaginaire, le phallus représente ce qui toujours se dérobe du fait de l'existence du signifiant ; certains éléments y jouent un rôle cristallisant : l'image du corps et la domination par le sujet de ses membres.

La question de la genèse de l'objet fait indiscutablement problème en psychanalyse. On admet généralement qu'il y aurait chez le sujet humain, en réponse à l'incitation pulsionnelle, la possibilité d'une satisfaction hallucinatoire avant tout repérage dans la réalité de ce qui satisfait effectivement le besoin. Il y a là un paradoxe : pourquoi, comment sort-on de ce mode de satisfaction ? Aujourd'hui, où l'analyse des rapports du sujet avec sa mère est venue au premier plan, on sous-tend l'apprentissage de la réalité par la constitution fantasmatique des premiers objets (Mélanie Klein). Autour de l'agressivité fondamentale, tout s'ordonne en une série de projections des besoins du sujet et une trame d'irréalité reste toujours présente. La normalité, dans une telle perspective, n'est plus qu'une psychose qui a bien tourné.

Un ingénieux article de Winnicott met en lumière la difficulté : on nous dit que la satisfaction du besoin est hallucinatoire dans la mesure où l'objet, la mère, déçoit. Supposons que l'objet apparaisse pour satisfaire le besoin juste à point nommé, qu'est-ce qui permettrait de distinguer réalité et hallucination ? si à l'origine l'hallucination et le désir comblé sont indiscernables, plus la réalité est satisfaisante, moins elle constitue une épreuve de réalité (1).

Mais peut-on appeler satisfaction ce qui se produit au niveau hallucinatoire ? On se réfère à ce que Freud a dit des rêves d'enfant. Or dans le rêve de la petite Anna, par exemple, il ne s'agit pas de la simple satisfaction de la faim ; ce qui est en jeu, c'est ce qui est défendu à l'enfant, — comme en témoigne le caractère d'excès, de festin du rêve. De même, dans le délire, le phénomène majeur n'est pas

(1) D. Winnicott. *Transitional objects and transitional phenomena*. Internat. J. Psychoanal. (1953), 34, n° 2, p. 81-101.

simple rêverie de satisfaction de besoin, mais un certain rapport au signifiant, comme le met singulièrement en évidence l'hallucination verbale.

L'introduction du sujet à quelque réalité que ce soit n'est pas pensable par l'expérience d'une frustration ; c'est pour autant que le signifiant entre en jeu que se constitue le principe de réalité. Avant même l'apprentissage du langage sur le plan moteur et auditif, il y a, dès les premiers rapports de l'enfant avec l'objet maternel, un processus de symbolisation ; dès que l'enfant commence à pouvoir opposer deux phonèmes, il y a assez, avec les quatre éléments introduits -- les deux vocables, celui qui les prononce et celui auquel ils sont adressés -- pour contenir virtuellement en soi toute le combinatoire d'où va surgir l'organisation du signifiant.

Quand Freud se forme son premier modèle de l'appareil psychique, il admet que le type d'inscription mnésique qui répond de façon hallucinatoire à la manifestation du besoin est un signe (Cf. lettre à Fliess n° 52) ; non cette sorte de leurre qui peut éveiller le besoin, sinon le remplir, mais quelque chose qui en tant qu'image se situe déjà dans un rapport symbolique ; témoin le jeu de la présence et de l'absence lié à des éléments signifiants discrets.

**

Hans Sachs a montré que dans toute perversion, on rencontre, non l'émergence de la pulsion nue, mais la même dialectique de compromis, de refoulé et de retour de refoulé que dans la névrose. Il y a aussi méconnaissance : le sujet ne « veut » pas reconnaître ; c'est là le ressort de procès analytique : si le sujet reconnaît quelque chose, il sera forcé du reconnaître du même mouvement une série d'autres choses qui lui sont intolérables, -- leur liaison étant celle d'une chaîne signifiante articulée. Le refoulement ne se comprend qu'en référence à la cohérence d'un discours. S'il y a une différence entre névrose et perversion, elle ne tient pas à ceci que, dans un cas, la pulsion serait évitée, tandis que dans l'autre elle s'avouerait franchement. La pulsion apparaît détachée dans la perversion, disons comme un signifiant de l'instinct. On est frappé, quand on examine des fantasmes pervers, de la prévalence de l'élément instrumental ; des éléments s'isolent et prennent une forme éminemment symbolique, ce dont ne peut rendre compte une référence à l'économie instinctuelle de quelque tension agressive.

On bat un enfant (1) : c'est à partir de ce fan-

(1) FREUD (S.). -- « Ein Kind wird geschlagen ». -- « On bat un enfant ». Trad. par H. Hoesli, *Rev. fr. Psychanal.* (1933), 6, n° 3-4.

tasme, reconnu et isolé chez huit malades, que Freud met en évidence le jeu du signifiant dans l'économie de l'égo. Remarques préliminaires : une part importante des satisfactions libidinales du sujet paraît absorbée dans ce fantasme ; il ne s'avoue qu'avec une grande culpabilité ; il ne peut s'articuler autrement que par *On bat un enfant* : on bat, le sujet est là en spectateur, le personnage qui bat est tout puissant -- instituteur, roi, tyran -- et se situe au-delà du père ; enfin, l'essentiel, c'est l'avatar du fantasme, les transformations que l'investigation analytique lui fait subir. Quels en sont les trois temps ? 1. C'est un petit frère ou une petite sœur que le père bat, refusant l'amour à cet enfant qui subit le sévice. L'autre n'est pas aimé, c'est cela qui fait plaisir au sujet. La relation d'amour est dénoncée, l'autre comme désirant réduit à rien.

2. La convergence du matériel analytique impose la reconstruction de ce second état du fantasme, qui ne sort pas dans le souvenir et qui marque une relation privilégiée de la petite fille (Freud a d'abord analysé le fantasme sur des filles) avec son père : c'est elle qui est battue. Le retour coupable du désir oedipien nécessite qu'elle se fasse elle-même l'objet du châtement.

3. Double transformation : la figure du père devient personnage omnipotent et despotique, forme générale en posture de battre, et le sujet se présente sous la forme de ces enfants multiples qui ne sont même plus de son propre sexe : on bat un enfant. Ce qui est maintenu dans cette forme dernière du fantasme constitue le support de ce que le sujet pourra évoquer de satisfactions génitales.

Le rapport de l'enfant à la mère, nous l'avons marqué, n'est pas fondé simplement sur la satisfaction ou la frustration, mais sur la reconnaissance de l'objet du désir de la mère. Que se passe-t-il quand la place où se situe ce désir est occupée par un sujet réel, un rival ? Nous savons que la venue d'un petit frère ou d'une petite sœur peut jouer un rôle décisif dans l'évolution d'une névrose : mais s'en tenir à ce rapport de réalité, c'est faire comme le sujet lui-même : masquer la fonction de ce rapport, qui est de s'inscrire dans le développement d'une symbolisation. L'analyse de *On bat un enfant* le met en évidence. Quand l'enfant rencontre effectivement -- à l'école par exemple -- l'acte de battre, il n'y prend aucun plaisir et s'en tient à distance ; mais quand il se sent aboli sur le plan symbolique, il trouve le fantasme de la fustigation, dont le caractère symbolique est érotisé dès l'origine. Dans le deuxième temps, le fantasme change de sens : quelque chose qui a servi à dénier l'amour sert à le signifier. Sont alors introduits d'une part un message : le rival est un enfant battu, un

rien du tout ; d'autre part un signifiant qu'il convient d'isoler, l'instrument, le fouet. Notons que le message sous la forme : mon père me bat, ne parvient jamais au sujet ; il parvient sous la forme : le rival n'existe pas, ce qui veut dire : toi, tu es aimé. Quant au matériel signifiant, le fouet, il reste presque comme le modèle du rapport avec le désir de l'autre. En effet le fantasme, dans son dernier état, dont le caractère de généralité est assez marqué par la démultiplication des sujets, dit en tant qu'il désigne un rapport libidinal avec autrui : tous les humains sont sous la fêrule.

On voit que l'essence du masochisme est en jeu dans ce fantasme. Dans *Au-delà du principe de plaisir* Freud a cherché quelle en était la valeur radicale : que signifie ce mode de résistance du sujet à une certaine intervention curative normalisante qu'on a désigné du nom de réaction thérapeutique négative ? Faut-il trouver le ressort dernier du principe de plaisir dans la tendance de la vie à retourner à la mort, comme si le fin mot de l'évolution libidinale était de connaître le repos des pierres ? Dans ce que Freud nous découvre, il y a peut-être trace de cette aspiration mais en tant qu'elle s'articule dans la résistance de sujets plus ou moins caractérisés par le fait d'avoir été des enfants non désirés et par une irrésistible pente au suicide. A mesure que s'énonce ce qui les approche de leur histoire de sujet, ils refusent cette chaîne signifiante dans laquelle ils n'ont été admis par leur mère qu'à regret. Ce qui s'affirme là, ce n'est pas seulement un désir de reconnaissance mais la reconnaissance d'un désir. C'est à nos yeux ce rapport fondamental du sujet à la chaîne signifiante qui est au cœur de *Au-delà du principe de plaisir* bien plus que l'idée critiquable d'une tendance au repos inanimé : rapport du sujet au signifiant en tant qu'il est prié de s'y constituer et qu'il s'y refuse, — refusant de payer une dette qu'il n'a pas contractée, ce qui a pour effet de la perpétuer car, par ses successifs refus, le sujet se trouve toujours plus lié à elle. C'est en définitive dans cette nécessité de répéter le même refus que Freud voit la formation dernière de tout ce qui de l'inconscient se manifeste sous la forme du symptôme.

**

Le désir : avant Freud on se souciait plus de le réduire et de le discipliner que de le découvrir et d'en étudier les effets. D'emblée il est aliéné dans le signifiant, voilà la découverte de Freud. On peut le vérifier au niveau du fantasme ou du rêve.

Quand les analystes remontent jusqu'à la satisfaction sadique-orale et découvrent un besoin de morsure du petit enfant sur sa mère, n'oublions pas qu'il s'agit de morsure fantasmée ;

il est d'autre part impossible de distinguer les fantasmes inconscients de cette création formelle qu'est le pur jeu de l'imagination si nous ne voyons pas qu'ils sont structurés par le signifiant. Ces objets primordiaux, bons ou mauvais, qu'a reconnus Mélanie Klein constituent une sorte de batterie où se dessinent plusieurs séries d'équivalences (lait-sperme, sein-pénis, etc...) ; c'est dire que la relation à l'objet maternel s'opère dès l'origine sur des signes, sur la monnaie du désir de l'autre. Avec *On bat un enfant*, nous avons vu que dans ces signes, une division peut s'opérer : ils ne sont pas tous réductibles à des valeurs fiduciaires : il y en a parmi eux qui constituent la valeur. Par exemple ce qui a d'abord été moyen d'annuler la réalité rivale du frère devient secondairement ce par quoi le sujet lui-même se trouve distingué, — reconnu ou jeté au néant.

C'est dans le rêve, on le sait, que Freud a réellement découvert le désir inconscient comme étant au cœur de l'expérience analytique : dans le rêve où il est tout entier soumis à ces transformations du signifiant que sont la condensation et le déplacement. S'y décèle l'aventure autour du désir infantile essentiel qui est le désir du désir de l'autre. Mais ce désir est ici inséparable du jeu du matériel signifiant, le sujet se confond dans le rêve avec la structure signifiante. C'est en quoi le rêve intéresse l'analyste.

Nous répéterons donc que ce n'est pas la frustration, entendue comme elle l'est généralement dans le sens d'un plus ou moins de réel qui serait donné au sujet, qui importe, mais le repérage du sujet par rapport au désir de l'autre. Il faut substituer dans la théorie à toute l'économie des gratifications cette notion d'une dépendance primordiale par rapport au désir de l'autre ou encore comprendre que le désir est modelé par les conditions de la demande ; il est une demande signifiée : je vous signifie ma demande. Dans une analyse, le sujet est engagé dans un procès de reconnaissance : désir de reconnaissance et reconnaissance du désir.

Nous sommes alors conduits à poser à l'origine de toute analyse du phénomène intersubjectif : la mère, en tant qu'elle est ce premier objet symbolisé que son absence ou sa présence transforment pour le sujet en signe auquel va s'accrocher son propre désir. — ce qui va faire de lui non pas simplement un enfant satisfait ou non, mais un enfant désiré ou non ; le père, en tant que surgissement du signifiant ; l'enfant en tant que désiré ou pas. Si des identifications sont possibles, c'est dans la mesure où quelque chose se structure pour le sujet dans ce rapport triadique constitué au niveau du signifiant ; s'il peut donner tel ou tel sens à son vécu, c'est dans ce rapport.

Voyez l'enfant André Gide tel que le raconte Jean Delay : institué dans son rapport premier avec une mère dont la vie féminine offre quelque chose d'éliidé ; voué dans son auto-érotisme primitif à des images inconstituées et ne trouvant son orgasme qu'en fantasmant des situations catastrophiques. Ce ne sera que par la médiation de sa cousine qu'il pourra occuper cette place de l'enfant désiré qu'il a une première fois fuie avec horreur quand sa tante a opéré sur lui une tentative de séduction : il ne peut accepter le désir dont il est l'objet, mais il devient amoureux à jamais de ce petit garçon qu'il a été un instant dans les bras de sa tante. Gide n'a pu se constituer qu'en se faisant valoir à la place occupée par sa cousine au point de se mettre par rapport à elle dans une sorte de dépendance mortelle : c'est là l'origine de sa « perversion » comme de son suprême amour (1).

Mélanie Klein décrit la relation à la mère comme relation en miroir ; le corps maternel devient l'habitable des pulsions que l'enfant y projette, pulsions motivées par l'agression née d'une déception fondamentale. Dans cette perspective, l'accession ultérieure à la réalité reste toujours problématique, soumise à une pure dialectique de la fantaisie. C'est négliger que l'extérieur est donné pour le sujet comme le lieu où se situe le désir de l'autre et où il va rencontrer le tiers, le père. Au-delà de la relation duelle captivante s'introduit un troisième terme par quoi le sujet demande à être signifié. Ce point qui marque que mon désir doit être signifié, ce symbole de ce manque de mon désir qui fait que le signifié est toujours signifié à côté, altéré, c'est le phallus.

✱

Dans son article de 1931 *Sur la sexualité féminine*, Freud se pose la question suivante : c'est d'abord la mère que la fille désire, tout comme le garçon ; comment la remplace-t-elle par son père ? Ce serait donc en position masculine que la fille se présente à la mère ; quelque chose de complexe devrait intervenir pour qu'elle reconnaisse sa position féminine.

À l'encontre des données freudiennes, on a pu invoquer des expériences vécues primitives qui témoignent, au moment du nourrissement, de quelque émotion corporelle profonde ; en établissant une équation entre la bouche et le vagin, on ouvrirait ainsi un chemin, au niveau biologique, à l'évolution de la féminité. Mais est-ce seulement la migration d'une pulsion érogène qui est en cause ?

Pour Freud, la phase phallique de la petite fille trouverait ses appuis naturels dans une bisexualité biologique fondamentale et dans la présence d'une amorce du pénis, le clitoris, organe des premiers plaisirs. La déception inhé-

rente à la phase phallique fait que la fille prend son père pour objet d'amour et est introduite dans l'Oedipe. Comme l'a bien marqué J. Lampl de Groot, c'est par l'échec de la relation à la mère que la fille découvre la relation au père et l'équivalence, qui en résultera, du pénis, qu'elle ne possèdera jamais, avec l'enfant, qu'elle donnera à sa place.

On voit que ce *penis-neid*, qui se trouve être l'articulation essentielle de l'entrée de la femme dans la dialectique oedipienne, a plusieurs sens (E. Jones) : 1. Souhait que le clitoris soit un pénis, souhait parfois conservé, irréductible, toute la vie, comme Freud y insiste. 2. Désir du pénis du père. 3. Fantasme d'avoir un enfant du père, soit le pénis sous forme symbolique. On retrouvera donc, intriquées dans le *penis-neid*, la frustration, la privation et la castration que nous avons tenté de distinguer l'un derrière l'autre.

On doit certainement discuter la thèse de Freud pour qui tout chez la fille paraît tourner autour de la pulsion clitorienne ; mais il faut d'abord reconnaître la rigueur, au point de vue structural, de ce qu'il nous désigne comme correspondant chez la fille à la castration chez le garçon : une relation à un fantasme en tant qu'elle prend valeur signifiante. C'est pourquoi nous ne suivons pas E. Jones qui tient à demeurer dans le cadre d'une rationalité biologique et ne comprend pas le caractère privilégié du signifiant phallique (1).

Selon Jones, plus on remonterait vers l'origine, plus il serait difficile de saisir cette prétendue position masculine de la petite fille par rapport à sa mère ; pourtant il reste vrai que nous observons ce *penis-neid*, si problématique dans sa nature et ses fonctions. Seulement il faut y voir une formation de défense contre les dangers engendrés par les pulsions primitives de l'enfant. Le dernier article de Jones (1935) est centré autour de l'expérience kleinienne : la mère y est considérée comme cet être assez heureux — *successful* — pour s'être rempli de toutes ces choses que l'enfant désire et redoute tellement, comme cet empire maternel partagé entre ses royaumes combattants : frères, sœurs, excréments et ce phallus paternel, particulièrement nocif eu égard aux exigences de possession de l'enfant touchant le contenu du corps maternel. Pour Jones si le phallus peut être préféré au sein, c'est qu'il constitue le moyen et l'alibi d'une défense ; en

(1) On trouvera cette analyse développée dans : Lacan (J.), Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir, *Critique*, avril 1958, n° 131, p. 291-315.

(2) On trouvera les trois importants articles que Ernest Jones a consacrés à la sexualité féminine — *The early development of female sexuality* (1927), *The phallic phase* (1932), *Early female sexuality* (1935) — dans ses *Papers on Psycho-analysis*, Baillière ed.

tant que représentable, il offre un point limite où s'arrête l'anxiété. Dans cette perspective, la phase phallique est une *position* phallique, presque une phobie, un détour dans l'histoire d'une position primordialement déterminée : la petite fille éloigne, en les centrant sur quelque chose d'accessible (besoin de réassurance qui pourra plus tard se porter sur des objets comme les vêtements), les angoisses de rétorsion nées de ses propres désirs oraux et sadiques vers le corps maternel et qui la menacent elle-même à l'intérieur de son propre corps. Ces angoisses primitives une fois tempérées ou reportées ailleurs, quand l'anxiété liée à l'organe profond se sera déplacée et que la relation à l'objet féminin sera devenue moins partielle, la fille rentrera de plein droit dans sa position vaginale.

Ces vues sont très éloignées de celles de Freud pour qui la position féminine, loin de constituer une donnée primitive, n'est atteinte qu'au prix d'une série de transformations ; ce qui est primitif pour lui, c'est une exigence exclusive, totale, sans but, condamnée à l'insatisfaction ; la fille est conduite à une position plus normative par l'expérience de la déception. La dimension du désir et de la demande est ici prévalente, et c'est pourquoi on peut comprendre la fonction du phallus (difficile à concevoir dans la dynamique kleinienne) comme signifiant du manque, de cette distance entre la demande du sujet et son désir.

Ce que nous rencontrons comme accident dans l'évolution de l'enfant est lié au fait qu'il ne se trouve pas seul en face de la mère et que le phallus lui interdit la satisfaction de son propre désir, qui est d'être le désir exclusif de la mère. C'est ce qui risque de le pousser à tenter de réduire cette triade : ou le phallus est mis à la place de la mère (fétichisme) ou l'enfant assure en lui une jonction intime du phallus et de la mère (transvestisme). Dans la mesure où l'enfant ne renonce pas à son objet, son désir ne trouve pas à se satisfaire. Pour découvrir une voie de satisfaction, il faut qu'il devienne demande, c'est-à-dire désir signifié par le signifiant, en partie aliéné.

**

Le sujet sort de l'Oedipe pourvu d'un *idéal du moi*. Il s'agit d'une identification distincte de toute image du moi, si exaltée que nous la supposions quand nous en faisons un *moi idéal*, désignant par là cette image modèle qui permet au sujet une réassurance narcissique et dont Freud a mis en valeur le rôle dans les dépressions. L'idéal du moi résulte d'une identification plus tardive, liée à la relation tierce de l'Oedipe ; il n'est pas un objet mais appartient bien au sujet, à une intrasubjectivité structurée comme les rapports intersubjectifs ; il ne

doit pas être confondu avec la fonction du surmoi car il est orienté vers ce qui dans le désir du sujet joue un rôle typifiant, l'assomption de la masculinité ou de la féminité.

Pour éclairer ce point, on se reportera utilement à certains travaux d'analystes femmes. Par exemple, Joan Rivière a décrit « la féminité comme mascarade » (1), en partant d'une observation sur une femme qui paraît assumer sa féminité aussi bien sous la forme publique que dans les relations sexuelles tout en menant une vie professionnelle brillante et libre qui, surtout à l'époque de l'observation, peut être dite de type masculin. L'analyse met en évidence un désir de suprématie sur les parents, une rivalité très vive avec le père et le recours à la féminité comme à un moyen d'éviter les représailles ; la détection de ce ressort caché perturbe la vie sexuelle du sujet, faisant un temps disparaître l'orgasme. A chaque fois qu'elle a fait preuve de sa puissance phalliquement constituée, elle se précipite dans une série de démarches séductrices ou sacrificielles en adoptant les formes les plus élevées du dévouement féminin, comme pour dire : voyez, je ne l'ai pas, ce phallus !

Cette observation est à rapprocher de ce que Karen Horney a écrit du complexe de castration chez la femme ; elle montre qu'il y a continuité entre ce qui s'ordonne autour du complexe de castration et certains types d'homosexualité féminine, ceux où le sujet s'identifie à l'image paternelle (2). Selon K. Horney l'envie du pénis, qui est inévitable puisqu'elle répond à une infériorité effective, n'empêche pas qu'il y ait un profond attachement amoureux au père ; ce serait seulement l'échec de cette relation qui conduirait à un refus de la féminité, refus conditionné par, mais non fondé sur l'envie du pénis. Cette thèse, et les cas intermédiaires qui l'illustrent, invitent à souligner que la relation au père est constituée sous la forme d'un désir du pénis comme pénis réel, ceci aux trois temps de l'Oedipe. A un certain moment la petite fille est privée de ce qu'elle attend, il y a un virage : ce qui était amour se transforme en identification.

Il faut s'arrêter sur ce dernier mot. Car enfin, la petite fille n'en est pas pour autant changée en homme ! L'identification qui produit l'idéal du moi est une mise en rapport du sujet non avec la personne du père mais avec certains éléments signifiants dont il est le support, disons les *insignes* du père : le sujet va donc se présenter sous le masque, sous les insignes de la masculinité ; d'autre part son

(1) Rivière (J.). Womanliness as a masquerade. *Internat. J. Psychoanal.* (1929), 10, p. 303-13.

(2) Horney (K.). On the genesis of the castration complex in women. *Internat. J. Psychoanal.* (1924), 5, p. 50-65.

désir se trouvera transformé : le sujet ne reproduit pas la relation entre le père et la mère ; ce que retrouve l'analyse, ce sont toutes les vicissitudes de la relation de l'enfant à la mère, en particulier les relations agressives les plus originelles et la rivalité née de la survenue éventuelle de frères et sœurs ; témoins ces femmes qui font à leur mari tous les reproches qu'elles avaient fait à leur mère.

On voit comment s'établit le procès d'identification qui fonde l'idéal du moi : au départ nous avons un élément libidinal orienté sur la mère en tant qu'objet primitif ; puis une relation avec un troisième terme, le phallus, ce qui introduit un élément différenciateur, la concurrence ; enfin l'enfant prend une position symétrique de celle du père.

Citons encore Hélène Deutsch pour qui la phase phallique chez la fille joue bien le rôle que lui a reconnu Freud mais à condition qu'on s'aperçoive de sa vicissitude ultérieure. Pour elle l'assomption du masochisme est caractéristique de la femme. Une femme pourrait trouver une satisfaction assez accomplie, sans rien d'apparemment névrotique, dans la seule relation maternelle. Quant à la satisfaction de l'orgasme, elle est assez liée à la dialectique de la privation phallique pour que, chez les sujets où s'est faite une identification à l'homme, une analyse trop poussée soit de nature à les frustrer de ce qui a été jusqu'alors réalisé de jouissance. C'est dans l'au-delà de l'acte génital, dans la maternité, que se trouverait le centre de gravité de la satisfaction féminine (1).

Chez la fille comme chez le garçon nous rencontrons à un certain moment une relation à un objet qui va devenir, par ses insignes, l'idéal du moi. Mais il faut comprendre le rôle qu'y joue la privation. Le désir porte ici sur quelque chose, le pénis paternel, qui peut être demandé, *symbolisé*. La nature d'une telle privation est donc bien distincte de celle de l'interdiction ; ce qui est interdit rejette le sujet là où il ne peut rien trouver pour se signifier. Dans la formation de l'idéal du moi, le processus est tout opposé : le sujet confronté

à l'objet dont il est privé le constitue comme signifiant, comme sa propre métaphore.

**

On a psychologisé le complexe de castration en remontant toujours plus loin dans la genèse de la crainte : crainte du père, crainte narcissique (atteinte à l'intégrité corporelle), crainte de l'organe féminin -- soit comme siège de la menace, soit comme modèle de la disparition du pénis --, enfin crainte du phallus lui-même, caché au fond de l'organe maternel, image de l'arme primordiale de l'enfant dans son agression contre la mère (M. Klein). Ainsi parvient-on à isoler le complexe de castration, à le réduire à une pulsion agressive primordiale.

Mais si le complexe de castration a ce caractère essentiel que Freud et l'expérience analytique lui ont reconnu, il faut le concevoir autrement. La castration n'est pas réelle, elle est liée à un désir et elle concerne un organe. Cela veut dire que, pour que le désir traverse heureusement certaines phases, le phallus doit être marqué de ceci : il n'est maintenu, conservé que pour autant qu'il a traversé la menace de castration. C'est là, dans ce rapport du désir à la *marque*, qu'il faut chercher l'essentiel de la castration plus que dans ses effets. Nous retrouvons cette marque dans les rites de circoncision, de puberté, de tatouage : à chaque accession du sujet à un certain niveau du désir, il est marqué. Mais l'analyse met plus nettement en évidence le rapport étroit du désir et de la marque, qui n'est pas seulement là comme un signe de reconnaissance pour le berger. Sans doute y a-t-il dès l'origine dans le désir une béance qui permet à cette marque de prendre son incidence spéciale. La question débouche sur la fonction du signifiant chez l'homme. C'est donc le rapport entre le désir et le signifiant que nous devons maintenant préciser.

(1) DEUTSCH (H.). - The Significance of masochism. *Internat. J. Psychoanal.* (1930), 12, n° 1.

Compte rendu de J.-B. Pontalis, agréé par le Dr. J. Lacan.